

XII

LA VERA-CRUZ.

Le vomito-negro. — Le général Forey. — Le général Bazaine. — Premières difficultés. — Une catastrophe. — Dans la brousse. — Terrassé par la fièvre. — La mouche de Cordova. — Les mustangs des prairies. — La Tejeria. — Mulets et voitures. — Orizaba. — Le général de Lorencez. — Les Douay. — L'intendant général Wolf. — Nos futurs généraux. — Quelques Allemands.

Vue de la mer, la Vera-Cruz nous était apparue comme une large tache noire frappée sur un fond jaune. Elle est, en effet, bâtie au milieu de dunes d'un sable aride, et on dirait presque un morceau du Sahara collé aux flancs de l'Amérique : car, dans les environs de la ville, il n'y a pas trace de végétation. Quand on en approche, on est frappé par le luxe de ses fortifications qu'ont bâties les Espagnols, et aussi par l'aspect de ses clochers, dont les bulbes lui donnent un faux air oriental. Enfin, quand on y pénètre, elle prend meilleur aspect, quoique n'offrant aucun monument remarquable, à l'exception des églises, ornées avec un goût criard et faux. Ses rues sont droites et spacieuses. Mais tout y a l'air d'être en ruine. Tout se dégrade si vite que les constructions à peine achevées prennent une apparence de délabrement et de vétusté lamentables, sous la rouille et la lèpre de l'humidité. Tout paraît

moisi, même les énormes pièces de canon qui sont rongées jusqu'à l'âme, sans qu'on puisse les préserver.

La propreté de la cité est problématique, et cela ne semble pas extraordinaire, quand on fait connaissance avec les fonctionnaires qui ont le monopole du service de la voirie. Ces fonctionnaires sont des oiseaux fort laids qu'on appelle des zopilotes. Ces zopilotes sont des vautours de petite espèce, perchés en files serrées sur les corniches des maisons et des édifices et qui, dans leur voracité bienfaisante, débarrassent assez rapidement les places et les rues de toutes les immondices et de tous les détritiques qu'on y jette. C'est fort heureux, car cette insouciance des habitants ajouterait encore à l'insalubrité de la ville, qui cuit littéralement sous un soleil de feu, au milieu de ses dunes de sable, assez hautes pour lui enlever le bénéfice des vents du large.

Pendant la saison de l'hivernage, c'est-à-dire du commencement de juin au milieu d'octobre, où règnent à la fois les chaleurs et les pluies, le vomito-negro, ou fièvre jaune, y sévit avec une extrême intensité. A partir d'octobre, arrivent les vents du nord-est, et la fièvre jaune cède la place à d'autres fièvres assez violentes, mais qui n'ont pas, à beaucoup près, sa gravité. Tout le monde sait que les grands foyers d'épidémie sont constitués par les deltas de certains grands fleuves, qui bouchent eux-mêmes leur ouverture par l'accumulation des sédiments qu'entraînent leurs eaux, et qui se répandent en marais pestilentiels, empoisonnant toute une contrée par les miasmes des décompositions végétales. C'est ainsi que les bouches du Gange produisent le choléra, celles du Nil la peste, et le delta du Mississipi la fièvre jaune, qui se répand sur toute cette partie de la côte du Mexique. En outre, la Vera-Cruz est bâtie non loin de l'embouchure d'une petite rivière qu'on appelle Tenaya et qui alimente des lagunes pesti-

lentielles. Tout le monde sait aussi que la fièvre jaune épargne ceux qui sont nés dans son empire. Mais elle est sans pitié pour les autres, et à la Vera-Cruz, les Mexicains des hauts plateaux y succombaient aussi bien que les étrangers venus d'Europe. Les nègres cependant y semblent tout à fait réfractaires. Ainsi, peu de temps après nous, avait débarqué un bataillon de nègres du Soudan, cédé à l'Empereur par le vice-roi d'Egypte, pour tenir garnison à la Vera-Cruz. C'était une troupe fort belle et admirablement disciplinée. Pas un de ses soldats n'a été malade. Je les voyais, au plus fort de la chaleur, dormir en plein soleil, comme des lézards. Ils se réveillaient sans même avoir un semblant de migraine, alors que pas un de nous, se permettant une telle imprudence, ne se serait relevé vivant.

Quand je descendis à la Vera-Cruz, la ville était littéralement bondée de troupes récemment arrivées, et qu'on ne pouvait faire partir que peu à peu vers Orizaba, notre point de concentration générale, parce qu'il n'avait pas encore été possible d'y réunir les approvisionnements nécessaires, faute de moyens de transport.

A Paris, les émigrés et M. de Saligny affirmaient qu'en arrivant au Mexique, nous nagerions dans l'abondance, et en réalité, on avait toutes les peines du monde à se procurer la moindre des choses. Sans doute, les Indiens n'auraient pas demandé mieux que d'approvisionner nos marchés. Mais les libéraux faisaient bonne garde autour de nous, et leurs guérillas, qui fuyaient devant nos fusils, interceptaient les routes jusqu'aux portes mêmes de la ville. De sorte que, en admettant même qu'on eût les moyens de transporter les vivres et les munitions, il fallait encore les faire escorter de colonnes imposantes, absolument comme aux premiers temps de l'occupation, en Algérie. Cependant, on avait déjà cherché à organiser, sous le nom de contre-guérilla, une troupe de volontaires appartenant

à toutes les nationalités et chargés d'assurer la sécurité des communications. Elle rendait déjà de réels services, sous les ordres de son premier chef : un officier suisse nommé Stocklin. Elle allait servir de noyau à la fameuse contre-guérilla des Terres-Chaudes qui devait purger la contrée de tous les coupeurs de routes.

Le commandant en chef de l'expédition, le général Forey, était arrivé, à la fin de septembre, à la Vera-Cruz, avec le 20^e bataillon de chasseurs à pied, venu comme lui de Cherbourg sur le vaisseau *le Turenne*. Il avait l'intention de traverser la ville, sans s'y arrêter, et de prendre aussitôt la route d'Orizaba. Des difficultés imprévues le retinrent près d'un mois à la Vera-Cruz, où il voulait mettre de l'ordre dans tous les services qui se concentraient sur cette base d'opérations. Et, quand il partit, à la tête d'un grand convoi de ravitaillement, pour Orizaba, la fièvre jaune avait exercé sur son bataillon d'escorte de si cruels ravages qu'en arrivant à son quartier général, il n'avait pas autour de lui plus de cent chasseurs à pied capables de porter un fusil. La plupart, heureusement, purent se rétablir dans une région plus salubre et reprendre leur place dans le rang. Cette rapidité avec laquelle nos effectifs fondaient, comme cire au soleil, et l'importance du poste de la Vera-Cruz, devenu en quelque sorte le creuset de l'expédition, déterminèrent le général Forey à laisser derrière lui, au bord de la mer, le meilleur de ses lieutenants, en l'investissant de tous ses pouvoirs. Cet officier s'appelait le général Bazaine, qui commandait l'une des deux divisions du corps expéditionnaire.

Le général Bazaine était un de nos chefs les plus en vue et les plus populaires. La guerre d'Orient et la campagne d'Italie avaient attiré sur lui l'attention, et l'avaient placé au premier rang de ceux dont l'avenir semblait illimité. Il avait les faveurs de l'opinion publique; il avait aussi les bonnes grâces et la confiance

du Souverain. Sous des allures de bonhomie, auxquelles se prêtaient un corps un peu replet et une bonne grosse figure éclairée par des yeux très intelligents, mais qui ne s'ouvraient jamais qu'à demi, il cachait un esprit très délié et très fin, trop fin peut-être.

Dans sa longue pratique des affaires arabes, il avait appris, non pas les secrets de cette grande diplomatie qui voit les choses de haut et les buts de loin, mais de cette rouerie qui consiste à se mouvoir au milieu des intrigues, pour s'en servir sans paraître s'y mêler. Il possédait un courage universellement connu et imperturbable, conservant une impassibilité absolue au plus fort du danger et affectant, en quelque sorte, la coquetterie de l'indifférence, qui produisait un très grand effet sur tous les assistants. En ces débuts de l'expédition, il jouissait déjà de tout l'éclat de sa fortune militaire et n'avait pu encore, par une conduite trop habile, éveiller des soupçons sur la loyauté de son caractère. Au fond, comme intelligence et comme talent, il se croyait à cent piques au-dessus de son chef. Mais cette supériorité qu'il avait l'air de cacher, il la laissait proclamer autour de lui, assez haut pour que l'écho en parvint jusqu'à Paris, où l'on finit par l'entendre et par l'écouter.

Avec sa grande taille de tambour-major, sa mâchoire puissante, indice d'énergie et aussi d'entêtement, ses façons rébarbatives et violentes, qui dissimulaient une bienveillance dont il donna des preuves en prodiguant à ses subordonnés toutes les récompenses qu'il pouvait leur accorder, pendant la campagne, le général Forey devait succomber dans cette lutte entre un lion et un renard, pourvu lui-même du courage du lion. Il avait joué, au coup d'État de 1852, qui le trouva déjà général de division, un rôle de nature à fixer la reconnaissance de l'Empereur. On lui avait confié une des premières divisions de l'armée de Crimée. Il y avait mal

réussi; en outre, son amour-propre le faisait souffrir d'être sous les ordres du général Canrobert, son cadet de grade, qu'il avait eu comme adjudant-major, lorsqu'il commanda, à sa formation, le 3^e bataillon de chasseurs à pied. Il est très rare qu'on se rende justice à soi-même et qu'on accepte la supériorité d'un collègue, surtout quand ce collègue a été notre subordonné. Le général Forey revint donc de Crimée sans lauriers; mais le brillant combat de Montebello, dans lequel, avec sa seule division, il soutint victorieusement l'effort d'une partie de l'armée du général Giulay, l'avait remis en pleine faveur, et ce fut en parfaite connaissance de cause que l'Empereur lui confia le commandement de l'armée du Mexique. L'Empereur reconnaissait en lui un serviteur fidèle, qui suivrait aveuglément ses instructions. Et cette obéissance du chef était nécessaire pour obtenir celle de l'armée, un peu ébranlée par son premier échec devant Puebla. Cette armée avait la conscience d'avoir fait son devoir, et elle en voulait à ceux qui l'avaient lancée, sans la préparer, contre un obstacle insurmontable. Elle en voulait en particulier à M. de Saligny, qui faisait sonner bien haut la confiance de l'Empereur, et qui avait exploité effrontément une situation dont il était en partie l'auteur, en se plaignant qu'on n'eût pas suivi ses conseils, alors qu'on n'avait fait qu'obéir à ses indications. Voilà pourquoi l'Empereur voulait au Mexique un dévouement à toute épreuve; et il l'eut en la personne du général Forey.

La mission du général Bazaine, resté à la Vera-Cruz, ne consistait pas seulement à acheminer le plus vite possible sur Orizaba les troupes jetées à terre par les transports, pour les soustraire aux atteintes de la fièvre jaune qui exerçait sur elles ses ravages. Elle consistait surtout à diriger sur le point de concentration les approvisionnements, sans lesquels ces troupes

n'auraient échappé au vomito-negro que pour mourir dans le dénuement. Et la chose n'était pas très facile, car les moyens de transport manquaient ; de sorte que, tandis que les magasins de la Vera-Cruz regorgeaient de provisions, ceux d'Orizaba étaient à peu près vides. On y portait à grand'peine de quoi manger, au jour le jour ; mais on ne pouvait constituer ni les vivres de réserve, ni les munitions nécessaires à l'artillerie, en vue du second siège de Puebla. En débarquant avec le général en chef, l'intendant général Wolff avait compris tout de suite qu'il ne pouvait compter que sur sa propre industrie. Il avait fait partir aussitôt pour New-York des officiers de son administration, avec mission de se procurer à tout prix les bêtes nécessaires. Ils avaient acheté un grand nombre de mulets fort grands et fort beaux qui commençaient à arriver. Malheureusement, ces animaux étaient plus habitués au trait qu'au bât. Ils étaient, en outre, un peu jeunes pour le dur service qui les attendait, et on en perdit beaucoup dans les commencements.

Le général Bazaine faisait face à toutes ces difficultés avec une simplicité parfaite et une tranquillité imperturbable. Il était parfaitement au courant des mœurs et de la langue des Espagnols, car il avait fait pendant huit ans la guerre en Espagne, jusqu'au triomphe des Christinos contre les Carlistes. Il était entré comme sous-officier dans la légion étrangère du colonel Conrad, commandée plus tard par le général Bernelle, et il y servait encore, avec le grade de capitaine, lorsque cette légion passa en Afrique. Aussi traitait-il les affaires mexicaines en véritable Mexicain, faisant, en outre, appel à ses souvenirs d'Afrique, et appliquant les méthodes qui nous avaient si bien réussi, en Algérie, pour utiliser toutes les ressources du pays au mieux des besoins de l'armée. Chose curieuse ! Les premières difficultés qu'il rencontra lui furent suscitées, non pas

par des gens du pays, mais par les rares Français établis au Mexique et qui nous voyaient arriver sans le moindre enthousiasme. Croirait-on que ces gens-là regrettaient les exactions du gouvernement mexicain ? Ils s'y étaient habitués, et leur commerce ou leur industrie leur procuraient d'assez beaux bénéfices pour y faire face. De sorte qu'ils avaient peur d'être dérangés par nous.

Pour rendre plus facile sa tâche administrative, le général Bazaine avait commencé par se donner de l'air autour de la Vera-Cruz, par quelques petites expéditions, vigoureusement menées, sur Médelin, Alvarodo, etc. Il avait fait occuper, en outre, le port de Tampico. On n'avait pas eu affaire à l'armée régulière mexicaine, qui, depuis l'arrivée du corps expéditionnaire, était hors de cause et se concentrait pour nous attendre à Puebla, mais à des bandes de guerilleros qu'on avait traitées sans pitié.

Deux routes conduisent de la Vera-Cruz à Orizaba. La plus directe et la plus courte passe par Cordova, un peu au delà des défilés du Chiquihuite. Toujours suivie jusqu'alors par les convois et dégradée par les pluies, elle était momentanément impraticable. La seconde, un peu plus longue, passe par Jalapa, jolie petite ville de quinze mille âmes, et par le fort de Perrotte. Le général Bazaine y engagea la brigade d'infanterie du général de Berthier, à laquelle il adjoignit l'un des deux escadrons du 12^e de chasseurs, commandé par le lieutenant-colonel Margueritte, qui, éclairant la colonne à distance, trouva l'occasion de bousculer un gros de cavalerie mexicaine posté sur la route et faisant mine de la défendre ; il la poursuivit, l'épée dans les reins, jusqu'aux approches de Jalapa. Le général de Berthier y entra le lendemain, sans coup férir, y trouva quelques approvisionnements et, continuant sa route, alla prendre provisoirement position

Carga

au fort de Perrotte, après avoir laissé, échelonnés derrière lui, des détachements suffisants pour assurer la sécurité de la route. Ce fut deux jours après le départ de cette brigade que je débarquai à la Vera-Cruz.

Je n'y trouvai point les deux escadrons du 12^e de chasseurs, qui, avec les deux que j'amenaïs d'Algérie, devaient composer mon régiment de marche. L'un des deux était parti, sous les ordres du lieutenant-colonel, avec la brigade de Berthier, et l'autre, commandé par le commandant Carrelet, était posté à six kilomètres en avant, à la Tejeria (la Tuilerie), au point où s'arrêtaient les travaux entamés de la ligne de chemin de fer destinée à relier la Vera-Cruz à Mexico.

Le lendemain de notre débarquement fut attristé par une catastrophe qui se passa sous nos yeux. Pendant la nuit, un violent coup de vent jeta à la côte une goélette française et un magnifique trois-mâts anglais. A huit heures du matin, nous vîmes ce trois-mâts, chassant sur ses ancres, venir s'échouer tout près du rivage, juste en face de notre bivouac. On parvint à sauver l'équipage de la goélette, mais à midi le trois-mâts avait complètement disparu sous l'eau. On n'apercevait plus que le haut des mâts où se tenait cramponné l'équipage, fouetté par les vagues furieuses. On voyait à l'œil nu, très distinctement, tous ces malheureux, et parmi eux un groupe lamentable, formé par le capitaine, sa femme et leur enfant. Toute la journée, on essaya d'aller à leur secours. Aucune embarcation ne put arriver jusqu'à eux. Une baleinière de l'*Albatros*, montée par six matelots et un quartier-maître, sombra en tentant ce sauvetage impossible, et les sept marins furent noyés. Le lendemain seulement, après une nuit d'angoisses où personne ne dormit dans mon bivouac, parce qu'il nous semblait entendre des cris d'agonie apportés par le fracas des flots, on put aborder l'épave. Mais, pendant la nuit, le

capitaine, sa femme et son enfant avaient été engloutis. On transporta à l'hôpital les survivants à moitié morts. Et j'ai gardé longtemps l'impression de cet affreux spectacle.

J'espérais ne faire que toucher à la Vera-Cruz, pour filer de suite à l'intérieur, et au bout de quatre jours, je commençais déjà à trouver le temps long, lorsque, le 8 novembre, à midi, le général Bazaine me fit appeler.

— Vous allez, me dit-il, monter à cheval avec vos deux escadrons, en laissant au bivouac vos indisponibles et vos bagages, pour conduire un convoi d'ambulance jusqu'à Puente-Nazional, à moitié chemin de Jalapa. Le général de Berthier y a laissé un bataillon du 81^e de ligne, qui est envahi par la fièvre jaune et qui demande d'urgence des secours. Vous irez coucher ce soir à Santa-Fé, à moins de trois lieues d'ici. Vous y trouverez un autre bataillon du même régiment, dont vous prendrez avec vous les quatre compagnies de droite. Demain, vous ferez les huit lieues qui séparent Santa-Fé de Puente-Nazional. N'emportez que l'indispensable. Pour la viande, ne vous en inquiétez pas. Vous trouverez sur la route, en quantité, des bœufs vivant en liberté. Vous tuerez ce qu'il vous faudra pour manger.

— Très bien, mon général. Puis-je attendre jusqu'à quatre heures pour partir, afin de laisser tomber la grande chaleur ?

— Non pas. Vous aurez avec vous quelques hommes à pied, conducteurs de mulets, qui marcheront péniblement dans tout ce sable. Et puis, il vous faudra passer la rivière et trouver un gué. Partez le plus vite possible.

Je retournai à mon camp et, avant trois heures, tout ce qui était valide dans mes deux escadrons s'ébranlait, encadrant une dizaine de mulets chargés de médica-

ments, de vivres, conduits par des soldats du train et escortés par deux médecins, deux officiers d'administration et quelques infirmiers. La rivière ne fut pas longue à traverser ; pourtant je n'arrivai à Santa-Fé qu'à la nuit noire, car par cette température lourde, humide, énervante, les piétons, non encore acclimatés, s'arrêtaient à chaque instant, accablés de fatigue.

Mon premier soin fut de porter moi-même au commandant du camp, le lieutenant-colonel de Potier, l'ordre écrit du général qui le concernait, et de me faire présenter l'officier qui allait commander les quatre compagnies destinées à me suivre. C'était le commandant Tourre, officier des plus remarquables et des plus énergiques, qui devait trouver plus tard, au Mexique, une fin horrible. Devenu colonel du 1^{er} de zouaves, en remplacement du colonel Clinchant, il apprit, une nuit, que le feu venait d'éclater dans la caserne de son régiment, à Mexico. Il y courut et tomba dans le foyer de l'incendie, où il fut brûlé vif. On retrouva, le lendemain, ses restes carbonisés. Ce successeur de tant de chefs glorieux, qui avaient illustré le 1^{er} de zouaves, fut pleuré par toute l'armée.

Le lendemain, instruit par l'expérience de la veille, je fis partir tout mon monde avant le jour. Tant que le soleil ne fut pas monté haut sur l'horizon, nous marchâmes rapidement ; mais dès que ses rayons devinrent moins obliques, l'infanterie ralentit sensiblement. Sous ses pieds, la terre devenait brûlante, et la végétation, assez basse, mais très touffue, au milieu de laquelle serpentait la route, ne laissait pas arriver jusqu'à nous un souffle d'air. Il me fallut bientôt envoyer à l'arrière-garde un peloton, puis un escadron, puis enfin toute la cavalerie pour venir au secours des fantassins, plus accablés encore par la chaleur que par la fatigue. Mes chasseurs leur prenaient leurs sacs. Je démontai même provisoirement des cavaliers pour faire monter sur les

chevaux les fantassins les plus fatigués, et je vis là, une fois de plus, ce que valait la troupe que je commandais. Non seulement mes vieux brisquards ne rechignaient pas devant cet acte de bonne camaraderie, mais ils en prenaient eux-mêmes l'initiative, et dans cette fournaise, je les entendais rire et chanter derrière moi, faisant sonner leurs grosses bottes éperonnées sur le sol enflammé, tandis que, dociles comme des moutons, leurs petits chevaux les suivaient, enfouis sous une lourde pyramide de sacs, et sous le poids supplémentaire des fantassins à bout de forces.

Il était onze heures. Nous étions partis à six heures, et nous n'avions pas encore fait la moitié du chemin. Un repos s'imposait. Je fis faire le café, pendant la grande halte qui dura jusqu'à trois heures. Puis, nous nous remîmes en route. Mais je ne pus, ce jour-là, aller jusqu'à Puente-Nazional. Je préfèrai bivouaquer, la nuit tombée, auprès d'un ruisseau. D'ailleurs, il ne m'aurait servi à rien d'arriver au milieu de la nuit, au lieu du lendemain de grand matin, et il ne fallait pas, pour venir en aide à quelques malades, en augmenter le nombre, en épuisant les forces de ceux qui leur apportaient des secours. Mes cavaliers, bronzés par le soleil africain, ne souffraient pas ; mais l'infanterie contenait un très grand nombre de jeunes gens qui n'en pouvaient plus. Sur 390 hommes, 55 arrivèrent au bivouac montés sur nos chevaux et un bien plus grand nombre avaient dû nous confier leurs sacs.

Il s'agissait donc de faire la soupe. Mais pour faire la soupe, il fallait de la viande, et je n'avais pas encore pu m'en procurer. Nous avions bien vu, en route, une grande quantité de bœufs à demi sauvages. Nos meilleurs tireurs en avaient blessé quelques-uns ; mais les bêtes s'étaient enfuies pour aller mourir au loin. Enfin, au moment où je me dépitais, en me voyant obligé de faire faire une soupe au caillou, au milieu de toutes ces

richesses culinaires, deux bœufs furent tués, et toute la troupe fut largement pourvue.

Le lendemain, de grand matin, laissant mon infanterie au bivouac, pour lui épargner une fatigue inutile, j'arrivai à Puente-Nazional, où je m'acquittai de ma mission. C'est un endroit très pittoresque qui me parut agréable à habiter et qui tire son nom, on le comprend de reste, d'un pont fort beau et fort solide, comme tout ce que les Espagnols ont construit au Mexique. Il est jeté sur une rivière assez importante qui coule à moitié chemin entre Jalapa et la Vera-Cruz, à la sortie des montagnes. Le pays est très boisé, et là on commence à échapper à la mal'aria des Terres-Chaudes, car on est sur la limite des Terres-Tempérées. Je ne ferai pas un cours de géographie pour apprendre au lecteur que le Mexique descend vers la mer par trois immenses gradins, dont le premier, en partant du rivage, s'appelle les « Terres-Chaudes »; le second, les « Terres-Tempérées », et le troisième, les « Terres-Froides ».

Il n'y avait là, autant qu'il m'en souvient, qu'une vaste ferme, une « hacienda », comme on dit, abandonnée, n'offrant, par conséquent, que de faibles ressources. Le bataillon du 81^e de ligne, que le général de Berthier avait laissé là, dans sa marche en avant, ravagé par la maladie, offrait l'aspect le plus misérable. Ses nombreux malades étaient couchés sur la terre nue, sans autre couverture que leurs habits; c'était navrant! Il ne devait pas y rester longtemps, car bientôt le colonel Jollivet arrivait avec son 95^e de ligne et, suivant le mouvement général de l'armée, allait emmener ou transporter à Jalapa tout ce qui se trouvait à Puente-Nazional. Pendant qu'on déballait les médicaments et qu'on établissait l'ambulance, je rétrogradai sur mon infanterie, et je revins coucher à mon bivouac de la veille.

Je n'étais pas moi-même fort brillant, car j'étais ar-

rivé à la Vera-Cruz imparfaitement guéri de mon accident de la Martinique, encore incapable de digérer un aliment solide et par conséquent fort mal préparé à affronter l'insalubrité de la côte. Mon cuisinier, Dargenson, pouvait donc goûter auprès de moi les charmes de la sinécure, et mes officiers étaient seuls à profiter de ses talents remarquables. Il n'en prenait pas moins ses fonctions au sérieux. Il s'était procuré un cheval pour lui et un mulet pour sa batterie de cuisine. Il s'était procuré aussi un costume complet de riche Mexicain, et rien n'était drôle comme de le voir galoper sur sa rosse, le long des flancs de la colonne. On le prenait pour un colonel de l'armée auxiliaire, et il ne protestait pas. J'eus toutes les peines du monde à me tenir à cheval pendant le retour, d'autant plus que mon martyre fut encore allongé par une nouvelle mission. Je dus, sur les ordres du général Bazaine, aller enlever un Mexicain signalé comme dangereux, dans une hacienda où il se croyait à l'abri de notre atteinte. Ce n'était ni périlleux, ni difficile. L'homme fut cueilli et remis au général, qui l'expédia en France; mais cette contremarche, qui me prit toute une nuit, m'avait épuisé, et, rentré à la Vera-Cruz, il me fallut me soigner sérieusement. J'allai loger en ville, chez un négociant espagnol, qui me prodigua toutes les attentions imaginables. Il avait une maison fort belle, avec des appartements vastes et bien aérés, mais très sommairement meublés, suivant la coutume du pays.

Comme j'avais tâté de nos médecins militaires, qui ne comprenaient pas grand'chose aux maladies des pays chauds, j'eus recours aux lumières d'un médecin de la marine, le docteur Bouffier, qu'on m'avait indiqué comme un praticien aussi serviable qu'expérimenté. Et certes je n'eus pas à me plaindre de mon choix, car en un espace de temps relativement court, ses soins, aussi affectueux qu'intelligents, allaient me tirer d'af-

faire. Mais il devait me rester, de cette nouvelle maladie, un commencement d'anémie et une faiblesse extrême dont je ressentais les effets, même après mon retour en France. Et, dans les premiers temps, tout mouvement un peu brusque amenait chez moi un étourdissement qui allait parfois jusqu'à la syncope. La fièvre jaune était en décroissance, et parmi les malades, les guérisons commençaient à l'emporter sur les décès. Mais ce n'était pas à nos pauvres médecins qu'il fallait attribuer cette amélioration, et dans les débuts de l'expédition, quand on tombait malade, il valait mieux consulter les bonnes femmes du pays que nos chirurgiens militaires, qui commettaient parfois de très funestes bévues. L'une d'entre elles est restée célèbre. Il est vrai que le cas était curieux, inattendu et inconnu de la science. Il a, d'ailleurs, été raconté par mon excellent ami, l'intendant général Wolff, dans des Mémoires très curieux et trop peu connus.

A Cordova et à Acapulco, sur le Pacifique, vit une mouche qu'on appelle « mouche de Cordova ». Elle s'introduit dans les fosses nasales des hommes et y dépose ses œufs. Dans les vingt-quatre heures, les œufs donnent naissance à des vers qui évoluent et rongent positivement les cartilages du nez, la voûte du palais et la gorge du patient, qui se trouve ainsi dévoré vivant. Les indigènes se guérissent instantanément par des fumigations et des inhalations de vapeur d'eau saturée de piment rouge. Quand nos hommes furent atteints de cette maladie, leurs médecins, au lieu de consulter les confrères du pays, diagnostiquèrent la syphilis et ordonnèrent un traitement mercuriel qui fit mourir plus vite les malades. Un jour, pourtant, un de ces malades appela le médecin, et lui dit qu'il venait de voir sortir une mouche du nez de son voisin de lit qui agonisait. On renonça au mercure. On donna du chloroforme pour engourdir les larves, les vers, des

injections d'eau phéniquée pour les tuer et les entraîner. Ce fut M. Dauzats, jeune pharmacien aide-major, qui institua ce traitement court et infaillible.

Mais, si je me permets de critiquer la moyenne de nos médecins, au point de vue de la perspicacité plus qu'au point de vue du dévouement, il n'est que justice de rappeler deux noms qui méritent une place à part parmi ceux des héros de la campagne : ceux du docteur Fuzier et de l'intendant Segonne. Le docteur Fuzier resta cinq années consécutives à la Vera-Cruz, retenu dans cet abominable endroit par son amour de la science et par son amour de l'humanité. M. Segonne, sous-intendant, y resta trois ans par dévouement. Il avait eu la fièvre jaune en arrivant, avait été guéri par les soins et les remèdes d'une femme du pays, était devenu réfractaire au fléau, et voulait épargner le danger qu'il avait couru à ceux de ses camarades qui auraient dû le remplacer dans son poste.

J'avouerai avec modestie que je n'étais pas tenté de les imiter et que je ne demandais qu'à m'en aller d'une ville où, d'ailleurs, j'étais parfaitement inutile. Ce fut donc avec un grand crève-cœur que je vis arriver l'ordre qui dirigeait mes escadrons sur Orizaba, car j'étais hors d'état de les suivre, et tellement malade que le général Bazaine m'offrit de me renvoyer en France, jusqu'à complète guérison. Je ne voulus même pas en entendre parler, et je répondis que j'attendrais à la Vera-Cruz la santé ou la mort. C'était pour mon amour-propre une profonde blessure, mais ma sollicitude de chef de corps était pleinement rassurée, car mes officiers m'inspiraient une confiance qu'ils devaient justifier. Le chef d'escadron de Tucé, solide et au courant du métier, servait avec une conscience et une application extrêmes. Les deux capitaines commandants Petit et Aubert étaient depuis peu de temps au régiment. Ils venaient, le premier, par permutation, d'un